

Belle Époque, femmes de lettres et hommes de papier

LES HISTORIENS n'ont jamais caché leur goût des jalons, bornes, emblèmes, et autres estampilles leur permettant de saisir et résumer tel moment, telle tendance, telle manifestation qui se figent ensuite dans l'imaginaire collectif pour y devenir l'essence même de la période historique ainsi désignée. On parle donc du Siècle des Lumières, des années folles comme des années noires de l'Occupation ou encore des années de plomb, de l'entre-deux-guerres comme des Trente Glorieuses ou de la Belle Époque. Raccourcis commodes, certes, mais on aurait tort de prendre ces étiquettes, volontiers réductrices et enjoliveuses, au pied de la lettre. C'est que le label historique, par définition, est toujours rétroactif. Forgé *a posteriori*, il ne peut être attribué qu'après-coup, et toujours en relation avec les décennies qui précèdent et/ou suivent immédiatement la période en question, et trop souvent, les images fortes qu'il déclenche masquent une réalité plus complexe.

Dans le cas de la Belle Époque, qui s'achève au moment où éclate la première guerre mondiale, il est évident que la tragédie des cinq années suivantes contribuera à nimber les années qui précèdent d'une aura d'optimisme, d'insouciance, de gaieté et de prospérité, qui n'était pas forcément présente à ce moment-là, ou pas exclusivement, ou avec moins d'intensité que l'on eut tendance à le croire après-coup. Car était-elle si belle, au fond, cette période de vingt-cinq ans – le temps d'une génération – où, à Paris principalement, s'élèvent les symboles pérennes de ce qui, aux yeux des étrangers en particulier, « fait » la France : la Tour Eiffel ; le Mou-

lin-Rouge ; les « petites femmes » ; images de luxe, d'érotisme, de joie de vivre, de fête, de rêve, de spectacle, de grandeur ? Surtout, comme nous invite à y réfléchir Brigitte Jandey dans le présent ouvrage, fut-elle « belle » au même titre pour tous ? Les Françaises qui vécurent ces années à la fois ouvertes à toutes les innovations et rétives à de trop brusques bouleversements sociaux auraient-elles approuvé cette épithète ?

Progrès, vitesse et modernité

La France de la Belle Époque compte environ quarante millions d'habitants, dont la majorité, malgré l'indéniable urbanisation que l'on observe, vit toujours à la campagne : « En 1850 la population rurale est de l'ordre de 75 %, en 1914 de 54 %. [...] Il faudra attendre 1990 pour constater que la population urbaine française atteint le niveau des pays industrialisés (Allemagne, Angleterre, Belgique et Hollande), soit 80 % environ¹. » Les lois Ferry sur l'éducation, qui encouragent la démocratisation de l'enseignement primaire et secondaire, une certaine ouverture sociale et les nombreux développements technologiques qui voient alors le jour contribuent à l'amélioration des conditions de vie. Mais, économiquement, la France est à la traîne par rapport à certains de ses voisins, décalage qu'alimentent des facteurs d'ordre socio-culturel et démographique – prédominance de l'artisanat et de la petite entreprise, associée à un faible nombre de naissances (en 1914, la population française n'a augmenté que d'un million pour atteindre quarante et un millions d'habitants à la veille de la première guerre mondiale). Pour autant, malgré le retard pris eu égard aux autres nations européennes, le prestige de la France,

1. « Urbanisme, habitat, déplacement. L'Expérience de la France, 1950-2000 », Direction générale de l'Urbanisme, de l'Habitat et de la Construction, Centre de documentation de l'urbanisme, Ministère de l'Équipement, des Transports, du Logement, du Tourisme et de la Mer, 2002. http://www.cdu.urbanisme.equipement.gouv.fr/IMG/pdf/Uhd_cle013e98.pdf, téléchargé le 21 octobre 2009).

magnifié par l'Exposition universelle de 1900², est indéniable, et consacre les très nombreuses transformations et innovations qui viennent bouleverser le panorama socioculturel français à la Belle Époque, période qui se place sous le triple signe du progrès, de la modernité, et de la vitesse.

L'une des modifications les plus évidentes concerne le paysage urbain. La Belle Époque, c'est en effet l'avènement du béton, de l'acier et du verre. L'architecture parisienne de l'époque – gare d'Orsay ; pont Alexandre III ; Grand et Petit Palais ; Le Bon Marché, le BHV et La Samaritaine – en témoigne. C'est aussi durant cette période que se poursuit l'essor débuté sous le Second Empire (chemin de fer) et que sont créés de nouveaux modes de transport (bicyclette ; automobile ; premiers avions ; métro ; dirigeable ; paquebots transatlantiques) et des moyens de communication inédits (revues spécialisées ; téléphone ; télégraphe) qui entérinent le règne de la vitesse. De nouveaux modes d'échanges interpersonnels s'instaurent (l'envoi de cartes postales, par exemple), la publicité prend son essor, en priorité par le biais des nombreuses affiches, et la littérature de masse se répand (diffusion de la presse écrite, de la littérature en romans-feuilletons, de la musique sur les premiers postes de T.S.F et au caf'conc'). Ces modes de communication contribuent ensemble à la diffusion et à la démocratisation du savoir et des connaissances, et permettent ainsi à nombre de Françaises et de Français de l'époque d'acquérir et d'exploiter un bagage culturel jusque-là réservé à l'élite. À cet égard, il est symptomatique qu'une grande proportion des romancières émergeant sur la scène littéraire durant cette période soit issue de la petite ou moyenne bourgeoisie, ce qui, nonobstant Anna de Noailles et, dans une moindre mesure, Thérèse Bentzon, est précisément le cas des auteures étudiées dans le présent volume.

C'est encore à la Belle Époque que se développent et se perfectionnent divers instruments du confort domestique : électricité ; plomberie ; premiers ascenseurs électriques ; machines à coudre ;

2. L'Exposition universelle de Paris attire entre quarante-huit et cinquante-trois millions de visiteurs venus du monde entier.

aspirateurs ; machines-outils ; premiers tissus synthétiques, telle la soie artificielle (viscose) ; machines de bureaux. Dans une certaine mesure, ces développements contribuent à réduire les heures consacrées par les femmes aux travaux domestiques. Ils facilitent en outre l'accès de ces dernières à certains métiers comme le secrétariat, la dactylographie, le service du téléphone. L'historien anglais Graham Lowe emploie du reste le terme de « révolution administrative³ » pour qualifier la double entrée des femmes et des machines dans l'espace professionnel.

Parallèlement à la réduction du temps de travail, à laquelle contribue une automatisation croissante, la Belle Époque voit de surcroît la propagation de nouvelles formes de loisirs : développement des bains de mer ; photographie ; essor du music-hall puis du cinéma ; parcs d'attraction et fêtes foraines (on notera ici l'engouement pour les grandes roues des parcs d'amusement).

C'est aussi une période de découvertes médicales et scientifiques qui contribuent à faire reculer certaines maladies et à faciliter une meilleure hygiène (vaccinations ; découverte du radium ; apparition des premiers tubes de dentifrice ; travaux d'assainissement).

La Belle Époque voit de surcroît l'expansion de nombreux courants artistiques. Outre le post-impressionnisme (Cézanne, Gauguin, Seurat, Van Gogh) qui s'impose dès 1885, on dénombre pas moins de six mouvements originaux émergeant durant les années 1900 à 1915 : les Nabis (Bonnard, Soutine, Vallotton) ; le fauvisme (1900-1906 : Braque, Derain, Dufy, Matisse) ; l'Art nouveau/Modern Style (1900-1914 : Guimard et Gallé) ; l'art naïf (1900-1937 : le douanier Rousseau, le facteur Cheval), sans oublier bien sûr le cubisme (1907-1914 : Braque, Gris, Léger, Picasso), et les débuts de l'art abstrait en 1910 (Picabia et Mondrian).

Du point de vue littéraire, la Belle Époque se présente comme une période charnière insérée entre la brève Décadence (1880-1890) dominée par un sentiment mortifère et pessimiste, et la consécration de Proust, Gide, Paulhan et Valéry Larbaud entre

3. Graham S. Lowe, *Women in the Administrative Revolution: The Feminization of Clerical Work*, Toronto, University of Toronto Press, 1987.

autres. Les informations très limitées que procurent les manuels scolaires et les anthologies littéraires ne nous permettent guère d'en savoir plus. Mais comment ne pas avoir le sentiment, qu'après l'apogée des Parnassiens (Banville, Gautier, Leconte de Lisle) et des symbolistes (Baudelaire, Mallarmé, Rimbaud, Verlaine), et face au rayonnement de tant de peintres, architectes, ébénistes, céramistes, verriers, sculpteurs, la production littéraire de la période fasse en effet bien pâle figure ? Serait-ce qu'en vingt-cinq ans, aucune plume ne soit parvenue à s'imposer et qu'aient été délaissées les terres de Balzac, Flaubert, Sand et Zola ? Jusqu'où doit-on faire confiance aux annales qui ne semblent décrire qu'un tranquille désert littéraire, un long calme plat romanesque ? Car enfin, on écrivit entre 1890 et 1915, la chronologie que nous avons insérée en fin de volume en témoigne. On écrivit beaucoup et on écrivit bien. Mais on écrivit principalement au féminin, et là sans doute est à trouver la raison du silence qui entoure la majorité des publications de l'époque. Cette véritable « explosion » de littérature féminine, telle que la conçut André Billy⁴, n'eut pas l'heur de plaire à tous. Nous allons y revenir.

Le bref rappel des découvertes faites durant la période considérée suggère qu'une profonde homogénéité opère entre les sphères artistique, économique, et technologique, dont les œuvres d'Hector Guimard et d'Émile Gallé sont de parfaits exemples. On y perçoit également des interrelations patentes entre les développements de l'espace urbain, le temps libre dont bénéficient les classes moyennes, et l'émergence de nouveaux modes de distraction. On y constate en outre une conception quasi holistique du beau, qui impose esthétique et signature artistique jusqu'aux plus « utilitaires » des bâtiments (les Halles Baltard par exemple).

Il importe maintenant d'examiner si un remaniement socio-politique équivalent fit pendant à cette mutation technique et commerciale et, le cas échéant, d'en conclure que la Belle Époque fut autre chose qu'une vitrine. Or, quand on tente de cerner ce que, dans sa dimension légale, représenta la Belle Époque pour

4. André Billy, *L'Époque 1900 (1805-1905)*, Paris, Taillandier, 1951, p. 230.

les paysans, les ouvriers et, plus particulièrement, les femmes, il semble bien que le vocable communément employé pour désigner les années 1890-1915 réponde à une volonté mystificatrice, tenant davantage du simulacre que de la réalité. Car, comme nous allons le voir, il reste indéniable qu'une faille persiste entre, d'une part, l'évidente transformation « esthétique » de la société française de l'époque et, de l'autre, sa stagnation au niveau sociopolitique.

Le revers de la médaille

Parallèlement à cette explosion innovatrice, à ce véritable culte de la modernité, que couronnent la « fée électricité » et la « déesse du progrès », et même si « l'utilisation toujours plus ample de la vapeur – héritée du siècle précédent – et des métiers mécaniques, l'épopée du chemin de fer et des vaisseaux transocéaniques, joints au marché mondial et au capitalisme [ont] favorisé un développement grandiose du mouvement ouvrier⁵ », d'autres facettes de la société demeurent très conservatrices. Socialement parlant, l'époque reste profondément clivée et n'accorde pas les mêmes droits à tous les citoyens. Ainsi, s'il est possible aux filles de suivre des études supérieures, celles-ci sont bien conscientes, comme l'écrit Marguerite d'Escola, que « si les portiques du temple de la connaissance sont ouverts à tous, l'accès du sanctuaire est difficile⁶ ». La bourgeoisie accueille d'abord d'un mauvais œil les volontés d'émancipation de ses filles, tout comme elle s'arc-boute sur ses privilèges. L'émergence du syndicalisme et des idéaux de gauche, qu'alimentent la foi dans l'idée de progrès, les idées scientistes, le culte du régime républicain, la laïcité, voire l'anticléricalisme, mènent parfois à des confrontations extrêmement brutales avec le patronat et les forces de l'ordre, qui répriment très durement certaines grèves et manifestations. Ce fut le cas au Creusot en 1899, à Cluses en 1904, à Longwy en 1905, à Saint-Ouen en 1906, et après

5. Bibliothèque internationale de la gauche communiste. <http://www.sinistra.net/lib/upt/bollet/guaa/guaabhobef.html> (téléchargé le 30 novembre 2009).

6. Carole Lécuyer, « "Un thé chez les étudiantes parisiennes" par Marguerite d'Escola » [1926], *Clio*, n° 4, *Le Temps des jeunes filles*, 1996, <http://clio.revues.org/index443.html>, (téléchargé le 21 octobre 2009).

la catastrophe de Courrières la même année, et en particulier en 1907 dans l'Aude et le Languedoc lorsque des viticulteurs se révoltent et que l'armée fait feu, entraînant la mort de plusieurs personnes. Quant aux droits des citoyennes, ils demeurent des plus ténus.

En effet, comme nous le rappelle ici Diana Holmes, la très grande majorité des femmes de la petite et moyenne bourgeoisie française, « condamnée[s] par le Code Civil aussi bien que par la pratique sociale et familiale au statut de mineures à vie », vit toujours sous le joug du père, puis du mari. Alors que la Nouvelle-Zélande accorde le droit de vote aux femmes dès 1893, suivie par l'Australie (1902), la Finlande (1906) et la Norvège (1913), les Françaises devront attendre, elles, 1945 pour déposer pour la première fois leur bulletin dans les urnes. Les vieux préjugés patriarcaux ont la vie dure et dictent toujours les modalités des relations entre les sexes et la répartition des rôles au sein des différentes sphères sociales, la place des femmes dans les institutions restant minime. La société française continue donc à être très largement structurée par des codes qui font la part belle au fantasme – l'image de la « cocotte » gouailleuse, affranchie et désinvolte – mais qui n'en résistent pas moins au véritable changement. En d'autres termes, on assiste à un décalage entre, d'une part, une intégration des développements technologiques, culturels et artistiques et, de l'autre, une résistance à toute transformation en profondeur du tissu social, particulièrement pour ce qui ressort de l'égalité des sexes.

Rappelons tout d'abord la prééminence du Code Civil qui continue à dicter la répartition des prérogatives de chacun au sein de la cellule conjugale. Ainsi, c'est au mari que revient le choix du patronyme comme du domicile. C'est encore lui qui décide du droit de l'épouse d'ouvrir un compte en banque, d'obtenir un passeport personnel, de passer son permis de conduire, ou d'exercer un emploi. S'il le souhaite, il peut en outre intercepter le courrier de sa femme. Celle-ci lui doit obéissance et fidélité, tout comme elle est tenue de se soumettre au fameux, et souvent tragique, « devoir familial » dénoncé plus tôt par George Sand. Les maris indignes et violents dépeints par Georges de Peyrebrune sont tout à fait révélateurs des difficultés rencontrées à cet égard par des femmes que leur situation économique autant qu'affective rend

profondément vulnérables. Ce n'est sans doute pas par hasard, qu'à l'instar de Peyrebrune, d'autres écrivaines se penchent elles aussi sur le personnage du mari, dont elles dénoncent souvent la propension aux abus.

Face au conservatisme social et légal, on trouve malgré tout quelques pionnières, telles Madeleine Pelletier, Nelly Roussel, Maria Vérone et Séverine, qui tentent de faire pression sur le gouvernement et l'opinion publique pour que soit accordé aux femmes le droit de vote, pour encourager le contrôle des naissances, ou, plus généralement, dans le but de voir s'instaurer une plus grande égalité dans les sphères domestique et professionnelle. Mais ces féministes de la première heure demeurent l'exception. Si elles sont souvent mal vues des hommes, prompts à railler les velléités émancipatrices des « suffragettes », elles sont encore perçues avec méfiance, ironie ou jalousie par nombre de femmes, tout particulièrement dans les milieux bourgeois récalcitrants. À la fin de la Belle Époque, en 1915, les femmes sont encore très loin de bénéficier des mêmes prérogatives que les hommes, aux yeux de la loi, comme dans le monde du travail ou dans la vie privée. Les dates auxquelles les femmes purent, peu à peu, passer certains examens, s'inscrire dans certaines écoles ou entrer dans certaines professions, illustrent la persistance du dimorphisme sexuel à pratiquement tous les niveaux de la société.

Conscientes de l'écart existant entre une image particulière, forcément réduite et réductrice de la Belle Époque, et la réalité légale vécue par les femmes durant cette période, il nous a semblé intéressant de nous pencher sur la problématique du sujet masculin conçu d'une plume féminine. Comment les romancières des années 1890-1915, généralement plus éduquées et plus politisées que la majorité de leurs contemporaines, se proposent-elles d'adresser la question des rapports genrés et de la différence des sexes ? Assiste-t-on à une remise en cause de la prééminence masculine, ou optent-elles plutôt pour le *quiproquo* ? Comment ont-elles représenté leurs contemporains dans leurs récits ? À qui s'adressaient-elles ce faisant ? Quels ont pu être leurs motivations et leurs objectifs ? Telles sont quelques-unes des questions ayant présidé à

la conception de cet ouvrage qui se propose d'examiner la manière dont neuf romancières plus ou moins connues de la Belle Époque ont « écrit les hommes ».

Écrire les hommes

Compte tenu de la pression exercée par l'ordre socio-sexuel de l'époque, il était inconcevable que ces écrivaines pussent dénoncer de front les privilèges masculins ou, plus généralement, le bien-fondé d'un tel agencement. À la lecture de leurs romans et nouvelles, on constate en outre qu'elles rechignent souvent à adopter une perspective ouvertement féministe ou anti-masculiniste. Pourtant, si ces textes féminins demeurent ambigus, vu qu'ils oscillent entre *statu quo* et remise en question, ils n'en révèlent pas moins l'existence d'un réel malaise chez nombre de romancières lassées de la conception éminemment androcentrique qui domine toujours les structures sociales françaises d'alors. La peinture des conditions de vie et de travail des jeunes femmes de la petite et moyenne bourgeoisie témoigne par ailleurs du souci qu'ont les romancières d'avaliser la part du féminin dans leurs écrits tout en se distanciant des pratiques discursives convenues, autant au niveau de la structure romanesque (refus du *happy end* par exemple) que de la caractérisation.

Même si ces auteures souscrivent parfois à des prédicats établis de la virilité normative, tels que la rationalité, le pragmatisme, et l'engagement socio-politique, ailleurs elles mettent à mal les stéréotypes masculins. L'idéologie véhiculée par leurs textes suggère ainsi qu'elles ont conscience que plusieurs notions alors en vigueur ne sont plus en phase avec la réalité socio-économique du moment. L'idéal masculin de l'époque passe alors par le prisme du regard ambivalent, voire ironique, de nos auteures. Si quelques-unes ont à cœur de dénoncer la violence et/ou les abus masculins (Peyrebrune, Bentzon, Delarue-Mardrus, Colette, Lesueur), d'autres imaginent des figures viriles « sous-masculinisées », que ce soit par la maladie (Tinayre), par l'activité créatrice/artistique (Bentzon), par la vieillesse (Delarue-Mardrus), par l'impuissance (de Noailles), ou

encore par la virilisation de la femme (Rachilde). Ailleurs, c'est la disparité entre la force physique du personnage masculin et sa faiblesse morale et/ou intellectuelle (Tinayre, Compain) qui permet à l'auteure d'infirmer les privilèges accordés *de facto* à l'homme. Ces différents modes de caractérisation constituent autant de transgressions subtiles au discours promulgué par les panégyristes de la masculinité.

Il va sans dire que l'appareil critique de l'époque ne voit pas toujours d'un très bon œil ces « hommes de papier » qui méritent peu d'être affiliés au sexe fort et dérogent à l'idéal de la masculinité promu par la *doxa*. Dans l'ouvrage qu'elles consacrent à la période, Holmes et Carr constatent ainsi que : « En concordance avec l'opinion communément répandue, selon laquelle l'expression artistique était une activité essentiellement masculine, l'accueil critique était souvent condescendant, voire franchement hostile⁷. » Parallèlement à ce discours conservateur, on voit paraître plusieurs essais consacrés à la femme. Symptomatiques de la place croissante qu'occupent les femmes dans la société, et des nouvelles responsabilités qu'elles y assument, ces textes sont également révélateurs des inquiétudes d'une intelligentsia masculine bousculée dans sa prééminence : *La Criminalité féminine*, par Louis Proal (1890) ; *Nos Contemporaines*, par Octave Uzanne (1894) ; *La Femme criminelle et la prostituée*, par Cesare Lombroso (1896) ; « La Femme criminelle », par Louis Puirabaud publié dans *La Grande Revue* (1899) ; *L'Institutrice*, par O'Monroy et R. Vallier (1900) ; *La Littérature féminine d'aujourd'hui*, par Jules Bertaut (1909) ; *Nos Femmes de lettres*, par Paul Flat (1909) ; *La Corbeille des roses ou les Dames de lettres : essais*, par Jean de Bonnefon (1909) ; *La Jeune fille dans la littérature française* par Jules Bertaut (1910) ; *Études de sociologie féminine : Parisiennes de ce temps, en leurs divers milieux, états et conditions*, par Octave Uzanne (1910) ; *Nouvelles princesses de lettres*, par Ernest Tissot (1911) ; *Les*

7. « Critical reception was often patronising or downright hostile, in line with the prevailing doctrine of artistic creativity as an essentially masculine pursuit. » Diana Holmes et Carrie Carr (dir.), *« Belle Époque » ? Women in French Society and Culture (1890-1914)*, New York/Oxford, Berghahn Books, 2006, p. 6. Traduction de France Grenaudier-Klijn.

Femmes auteurs, par le vicomte de Broc (1911); *Portraits de femmes*, par Paul Acker (1912); et jusqu'à *French Novelists of Today*, publié par Winifred Stephens-Whale (1915) au Royaume-Uni.

Bien entendu, ce penchant positiviste pour la classification n'est pas réservé uniquement aux femmes et l'on catégorise aussi les hommes. Mais, comme en témoigne le rapide panorama qui précède, c'est aux auteurs et chercheurs mâles que revient la prérogative d'inventorier ainsi leurs contemporains et contemporaines, car il ne serait alors venu à l'idée de personne qu'une chercheuse, implicitement inapte à dominer ses émotions, ait possédé la maîtrise rationnelle et scientifique suffisante pour s'adonner à un tel exercice. Il est du reste révélateur qu'à l'exception des comptes rendus de livre publiés dans des revues telles que *Le Mercure de France* (Rachilde) ou *La Revue des deux mondes* (Bentzon), le seul texte signé d'une femme (Stephens-Whale) ait été publié hors de France.

Ainsi, quoique la presse et l'appareil critique saluent l'entrée des romancières sur la scène littéraire, le discours critique contemporain des œuvres féminines de la Belle Époque n'en continue pas moins à décrier leur manque d'originalité, leur incapacité à s'attaquer aux questions de fond, leur narcissisme étroit, et leur « féminitude ». Un catégorique Ernest Tissot en conclut ainsi que « la femme ne deviendra géniale qu'à condition d'oublier qu'elle est femme⁸ ». Plus méprisant encore, Henri Lavedan, interrogé par le magazine *Femina* sur la littérature féminine, déclare : « Il n'y a pas de raison pour que les femmes n'écrivent pas... Je n'en conçois guère davantage pour qu'elles écrivent⁹ ». Dans *Le Massacre des Amazones*, publié à Paris en 1899, Han Ryner fustige quant à lui moult écrivaines de l'époque au prétexte que les genres de l'imagination ne conviennent pas aux femmes, tandis que Jules Bertaut, nous rappelle Mélanie Collado, « en conclut que ses contemporaines ne savent ni faire de portraits réalistes ni créer un type masculin où les hommes pourraient se reconnaître ». Vingt ans plus tard, Marcel Braunschvig n'en

8. Ernest Tissot, *Nouvelles princesses de lettres*, Paris, Fontempoing & Cie, 1911, p. x.

9. Henri Lavedan, « Réponse à une enquête sur la littérature féminine », *Femina*, 1^{er} mai 1906 [n. p.].

démord pas, les « romancières [qui] nous font mieux connaître les sentiments véritables des femmes sans d'ailleurs parvenir à créer de vrais types féminins, en revanche, [...] décrivent fort mal l'homme pour lequel elles témoignent même souvent d'une réelle incompréhension¹⁰ ».

Au-delà de la posture critique particulièrement masculiniste adoptée par ces exégètes, il semble que la teneur de ces comptes rendus de lecture soit due à la fois à une réaction indignée face à ce qui est perçu comme l'attribution de caractères réducteurs, et à une idéologie misogyne foncièrement rétive à accorder aux écrivaines le talent, l'originalité et l'objectivité dont se targuaient leurs homologues masculins. Mais en dépit des commentaires péremptaires assésés aux auteures comme à leurs textes, et n'en déplaise aux généralisations irréfragables, aux regroupements faciles, aux conclusions hâtives et autres accusations cauteleuses, les textes des neuf auteures étudiées ci-après présentent un très large éventail de figures masculines : le père ; le mari ; l'amant ; le fiancé ; le fils ; l'homme-objet ; le prédateur ; le patriarche ; l'homme fatal ; l'ennemi ; le bourreau ; le mentor ; l'artiste ; l'androgynisme ; le prince charmant. Cette vaste galerie de protagonistes témoigne en outre de la variété des points de vue, des perspectives, des modes de caractérisation et des styles de nos romancières. Par ailleurs, même si certaines continuent de rêver d'hommes « virils », aucune, nonobstant Marcelle Tinayre dans *La Veillée des armes*, ne s'est intéressée à la figure du militaire. Celui-ci constitue pourtant, nous rappelle Anne-Marie Sohn dans son récent ouvrage *Sois un homme !. La construction de la masculinité au XIX^e siècle* (2009), l'image-phare de la masculinité à la Belle Époque. Il nous semble possible de lire, dans ce rejet implicite de ce qui fut longtemps conçu et promu comme figure symbolique du désir féminin, une volonté délibérée de renvoyer au discours dominant un stéréotype sans connexion réelle avec les préoccupations féminines du moment, qu'elles soient d'ordre économique, esthétique ou érotique.

10. Marcel Braunschvig, *La Littérature française contemporaine étudiée dans les textes de 1850 à nos jours* [1926], Paris, Armand Colin, 1958, p. 278.

Conçu dans une perspective délibérément pluraliste laissant libre cours à l'interprétation théorique et pratique des textes choisis, et adoptant donc une multitude de prises méthodologiques, le présent volume se constitue de onze chapitres portant sur l'œuvre de neuf romancières de la Belle Époque : Louise-Marie Compain, Thérèse Bentzon, Georges de Peyrebrune, Daniel Lesueur, Rachilde, Marcelle Tinayre, Colette, Lucie Delarue-Mardrus et Anna de Noailles. Ceux-ci sont agencés selon l'ordre chronologique correspondant à la date de naissance des écrivaines étudiées. Devant l'impossibilité de trouver les dates de naissance et de mort de Louise-Marie Compain, nous avons dû conjecturer et imaginer que celle-ci précédait dans le temps nos autres auteures, d'où la place qu'elle occupe dans notre volume. À l'exception du chapitre 9, consacré à Colette et Rachilde, chaque contribution s'attache à l'analyse monographique d'au moins deux textes, ce qui permet une description relativement exhaustive de l'œuvre romanesque en question, chaque contributeur mettant ainsi à la disposition du lecteur sa connaissance approfondie du corpus étudié.

Membre du comité de rédaction de la section française de *Canadian Women's Studies* et auteure de nombreux articles portant sur la stylistique, la traduction et les écrivaines françaises du XIX^e siècle, Christine Klein-Lataud nous invite à (re)découvrir trois romans de l'écrivaine et militante féministe Louise-Marie Compain : *L'Un vers l'autre* (1903), *L'Opprobre* (1905) et *L'Amour de Claire* (1914). Jean Anderson qui a travaillé sur Rachilde, Zola et Maupassant et qui est aussi, à l'instar de Thérèse Bentzon, traductrice littéraire, nous donne un aperçu d'une auteure remarquable en son temps à travers l'étude de quatre romans : *Une vie manquée* (1874), *Tête folle* (1883), *Tentée* (1889) et *Jacqueline* (1895). Fin connaisseur de Georges de Peyrebrune, à qui il vient de consacrer une très belle étude¹¹, Jean-Paul Socard nous invite à (re)découvrir trois de ses romans : *Une séparation* (n. d.), *Les Femmes qui tombent* (1882) et *Le Roman d'un bas-bleu* (1892). Grande spécialiste de la Belle Époque,

11. Jean-Paul Socard, *Georges de Peyrebrune (1841-1917). Itinéraire d'une femme de lettres, du Périgord à Paris*, Périgueux, Arka, 2011.

du roman d'amour et de la littérature féminine française, Diana Holmes concentre son argument sur quatre romans de Daniel Lesueur : *Justice de femme* (1893), *Lèvres closes* (1898), *Le cœur chemine* (1903) et *Calvaire de femme* (*Le Fils de l'Amant* et *Madame l'Ambasadrice*, 1907). Tirant parti de son expertise en littérature comparée et en narratologie, Patrick Bergeron nous présente une lecture approfondie de quatre textes phares de Rachilde : *Monsieur Vénus* (1884), la pièce *Madame la Mort* (1891), *Les Hors Nature* (1897), et *La Tour d'amour* (1899). Spécialiste de Marcelle Tinayre, France Grenaudier-Klijn considère trois textes peu connus de l'auteure : *La Vie amoureuse de François Barbazanges* (1903), *L'Amour qui pleure* (1907) et *L'Ombre de l'amour* (1909). Elisabeth-Christine Muelsch met à profit sa fine connaissance du marché littéraire à la charnière du siècle et de l'œuvre de Marcelle Tinayre pour s'adonner à une analyse contrastée de *La Rebelle* (1905) et *La Veillée des armes* (1915). Brigitte Jandey fait valoir son érudition en matière d'écriture féminine pour revisiter deux romans de Colette : *La Vagabonde* (1910) et *L'Entrave* (1913). Auteure d'une thèse sur l'image de l'homme dans les romans de Rachilde et de Colette, et secrétaire de l'Association des amis de Lucie Delarue-Mardrus, Nelly Sanchez nous fournit l'unique étude comparative de notre ouvrage, qui s'appuie sur des romans de Rachilde et de Colette parus entre 1890 et 1914 parmi lesquels : *Le Mordu* (1889), *La Sanglante ironie* (1891), *Les Hors nature* (1897) et *L'Ingénue libertine* (1909). Spécialiste de Delarue-Mardrus, Tinayre et Colette, Mélanie Collado concentre sa discussion sur trois des premiers romans de Delarue-Mardrus : *Marie fille-mère* (1908), *Le Roman de six petites filles* (1909) et *La Monnaie de singe* (1912). Le dernier chapitre de ce volume porte sur trois romans d'Anna de Noailles à laquelle Vassiliki Lalagianni a consacré sa thèse de doctorat ainsi qu'un grand nombre d'articles : *La Nouvelle Espérance* (1903), *La Domination* (1905) et *Le Visage émerveillé* (1904). L'ouvrage se clôt sur une postface de Nicholas White, enseignant-chercheur à Cambridge University, dont les études sur l'adultère, le mariage et le divorce ont largement influencé la recherche contemporaine en littérature française des XIX^e et XX^e siècles.

À travers la multiplicité des approches et la richesse des analyses offertes par ces spécialistes venus d'Australie, du Canada, des États-Unis, de France, de Grèce, de Nouvelle-Zélande et du Royaume-Uni, nous espérons que nos lecteurs (re)découvriront des œuvres et des auteures injustement oubliées, appréhenderont certains des débats, changements, discours et idéologies qui eurent cours à la Belle Époque, et pourront ainsi mieux discerner ce que les scintillantes vitrines de la période rechignaient parfois à montrer. Nous les invitons ainsi à découvrir comment, en puisant à des modes et registres narratifs, descriptifs et stylistiques différents, nos neuf romancières utilisèrent le pouvoir de leur plume pour dénoncer certains abus, fantasmer l'égalité, rêver l'émancipation ou tout simplement créer un « homme de papier ».

France Grenaudier-Klijn, Elisabeth-Christine Muelsch et Jean Anderson.